

deux mains. Le clou était si fermement fixé que le jeune homme, convaincu par son essai, y attachait l'autre bout de la corde.

Jusqu'à ce moment, il s'était tenu tourné contre la muraille et le nez en l'air. Ses préparatifs achevés, il n'avait plus qu'à se lancer dans le vide en renversant du pied la chaise sur laquelle il était monté.

Pour accomplir cette dernière manœuvre, il se retourna donc vers la chambre.

Mais jugez de son étonnement quand, en bas de lui, il vit un petit vieillard, entré sans bruit dans le galot, qui se hâta de poser le pied sur un bâton de la chaise afin d'empêcher sa chute en même temps qu'il disait d'une voix respectueuse :

—Vous serait-il possible, honoré monsieur, de ne vous pendre que demain soir ?

L'apparition soudaine de cet inconnu et surtout son étrange demande, avaient si complètement surpris Paul Avril que, dans son premier trouble, il ne trouva que cette interrogatrice exclamation :

—Plait-il ?

—J'ai l'honneur de demander à monsieur s'il lui est possible de remettre sa pendaison à demain soir, répéta le vieillard avec un humble salut.

Paul retrouva vite son sang froid. Il comprit aussitôt que le visiteur avait pu facilement se glisser dans la mansarde dont la porte, on le sait, était dans un si piteux état de délabrement qu'elle ne fermait plus.

Mais, son entrée expliquée, d'où venait cet inconnu et quel était le motif qui lui dictait sa singulière question, voilà ce que le jeune homme devinait moins facilement.

Du haut de la chaise, il remua le cou dans son nœud coulant d'une façon négative.

—Désolé de vous refuser, dit-il, mais je crois indispensable de me pendre ce soir.

—Pourquoi ?

—Je suis redevable à mon concierge d'une semaine de location et je lui ai promis que demain matin je ne lui devrai plus rien. En conséquence, je crois inutile, à tous les chagrins qui m'ont mis la corde au cou, de joindre encore l'ennui de la désagréable scène que ce créancier viendra me faire au point du jour si je suis encore vivant. C'est donc, vous le voyez, une contrariété que je m'évite en me pendant ce soir.

—Et quelle somme devez-vous ?

—Quinze francs.

Le vieillard tira aussitôt de sa poche un louis qu'il plaça sur la table en ajoutant :

—Voici pour le concierge. Vous ne me refuserez plus maintenant de retarder votre pendaison jusqu'à demain soir ? Dans vingt-quatre heures, vos motifs de suicide n'auront rien perdu de leur gravité, mais au moins vous vous expédiez avec la consolation d'avoir rendu un service en retardant votre mort.

Tout cela avait été dit avec une si profonde bonhomie que Paul partit d'un franc éclat de rire.

—A qui ai-je l'honneur de parler ? demanda-t-il en dégageant son cou de la corde.

—Bourguignon, tout court... pour vous servir, monsieur... Bourguignon, valet de chambre du chevalier de Saint-Dutasse, le locataire du troisième, répondit le vieillard avec un nouveau salut.

—N'est-ce pas votre maître qui, à ce que j'ai entendu dire dans la maison, est si dangereusement malade ?

Le valet de chambre secoua tristement la tête, en disant d'une voix navrée :

—Hélas ! il est à l'agonie. Comme votre vacarme de coups de marteau brisait la tête de mon pauvre mourant, je suis monté ici pour vous demander un peu de silence. Votre porte ne fermant pas, je n'ai eu qu'à la pousser...

—Et vous m'avez surpris la corde au cou, interrompit Avril.

Mais, aussitôt, le jeune homme se frappa le front, en s'écriant :

—Une question, s'il vous plaît, Bourguignon.

—Tout à vos ordres, monsieur.

—Puisque j'ai fini d'enfoncer mon clou, et que ce bruit, qui fatiguait votre malade, n'a plus à se reproduire, voulez-vous me dire pourquoi, au lieu de me laisser me pendre maintenant, vous tenez tant à me faire retarder cette opération de vingt-quatre heures ?

Bourguignon parut hésiter.

—Monsieur ne m'en voudra pas d'aimer mon maître ? dit-il.

—Pas le moins du monde.

—Alors voici ma raison. M. de Saint-Dutasse, mon révérend moribond, peut encore vivre jusqu'à demain six ou sept heures du soir. Lui, moi, le docteur, nous savons tous à quoi nous en tenir. Or, on ne meurt qu'une fois, n'est-ce pas ?

—Oui, d'habitude, fit Paul souriant.

—Donc, ne vous paraît-il pas tout naturel qu'on cherche à franchir le pas dans les meilleures conditions possibles ? Ne vous restât-il plus qu'un jour à vivre, on tient au moins à le passer tranquillement.

—C'est trop juste, appuya le jeune homme.

—Eh bien ! si vous vous pendiez ce soir, savez-vous ce qui arriverait ?

—Non, apprenez-le moi.

—Il arriverait que demain, en vous trouvant accroché, le bédouin de portier commencerait par pousser des cris de paon qui d'abord inquiéteraient M. de Saint-Dutasse, et auraient ensuite l'inconvénient d'ameuter dans votre chambre tous les voisins de mansarde. Pendant deux ou trois heures, ce serait un piétinement et un vacarme de voix dans ce taudis placé juste au-dessus de la chambre de M. le chevalier. Toute la matinée, les escaliers retentiraient des allées et venues des commères du quartier qui voudraient voir le pendu et se procurer un bout de sa corde. Voyons, monsieur, je vous le demande, est-ce qu'il y a vraiment moyen de mourir tranquillement avec un pareil oharrivari dans la maison ?

—J'avoue que non, fit Avril, qui ne savait s'il avait affaire à un lugubre farceur ou bien à un fou.

Bourguignon continua :

—Puis viendrait le commissaire pour son enquête près du corps : S'est-il bien pendu ? Est-ce un crime ou un suicide ? Les voisins n'ont-ils rien entendu ? Il faut les interroger, faites-les venir ici, etc., etc..., et tout cela sur la tête de mon pauvre maître agonisant ! Peut-être même ce commissaire aurait-il l'idée de descendre pour poursuivre son enquête chez nous. Je sais qu'il se retirerait aussitôt que je l'aurais averti que mon maître se meurt... mais cela n'en aurait pas moins occasionné un bruit